

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓLROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą :

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger :

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Aspects généraux de la guerre

La guerre mondiale de 1914-1918 est la conclusion de toute une série de guerres qui l'ont précédée. Pour la bien comprendre, il faut chercher ses racines dans le passé et alors nous voyons ses aspects différents.

1. La plus ancienne des luttes entre le *despotisme* oriental-asiatique et la *liberté* à laquelle aspire l'Europe fut la guerre séculaire entre la Perse et la Grèce il y a vingt-quatre siècles. Le roi de Perse voulait dominer le monde comme le *Kaiser*. Il était beaucoup plus puissant que les petites républiques grecques. Cependant les Grecs eurent bientôt chassé les Perses de leur pays et un siècle plus tard ils conquièrent la Perse qui ne s'est plus jamais relevée et qui, après avoir été un pays conquérant, est devenue la victime de différentes conquêtes successives. Le conflit entre despotisme et liberté a continué et il a provoqué la guerre mondiale, car c'est contre le despotisme prussien qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à l'ancien despotisme persan, que se sont soulevées toutes les nations libres, héritières de la civilisation grecque.

2. Quand la *civilisation* européenne se fut incarnée dans l'empire romain, qui était comme une synthèse de la Perse et de la Grèce, ayant la forme, l'unité et la puissance d'un empire gouverné par un seul homme, mais assurant aussi la liberté des citoyens par le respect des lois et du droit — les *Barbares* germaniques alors, par envie des richesses de Rome, commencèrent leurs invasions. Elles conduisirent au démembrement de l'empire et à l'établissement sur ses ruines des royaumes germaniques, en particulier de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne. Ce mouvement nommé *l'invasion des barbares*, ou la migration des peuples, a sa revanche dans la guerre actuelle, qui est un soulèvement de tous ces peuples contre la barbarie allemande. Les éléments celtiques et latins qui ont formé l'empire romain et assuré sa paix durable se sont ressaisis, après les conquêtes germaniques, dans les deux grandes révolutions anglaise et française, et ils vont réaliser leur idéal politique d'une confédération libre des peuples, en humiliant et écrasant l'Allemagne, dont l'inquiétude agressive paralysait le progrès de la civilisation. Ainsi, la guerre mondiale est la conclusion de la lutte entre les *Barbares* et le *monde latin*, la réhabilitation de l'esprit latin vis-à-vis des usurpations de l'esprit germanique.

3. Une troisième grande lutte commença au VII^e siècle entre le *christianisme* et l'*Islam*. Les peuples sémites et touraniens qui avaient accepté la foi de Mahomet voulaient la conquête du monde. Les conquérants mahométans arrivèrent par l'Espagne jusqu'en France où ils furent arré-

tés et rejetés. D'un autre côté ils conquièrent la Moscovie et arrivèrent jusqu'en Silésie, où ils furent arrêtés par les Polonais dans la bataille de Lignica en 1240. Quatre cents ans plus tard, les Turcs menaçaient Vienne et Sobieski sauva la chrétienté en les battant en 1683. La France conquiert l'Afrique du Nord, l'Angleterre s'empara de l'Égypte, l'union balkanique porta en 1912 un coup mortel à la Turquie; mais le but des croisades, la libération de Jérusalem du joug des Turcs, ne sera réalisé que par la guerre mondiale, qui peut être considérée comme la dernière croisade, menée contre les Allemands qui appuient les Turcs. L'association de ces peuples n'est pas fortuite, car les Allemands ont cela de commun avec les Musulmans, que chez eux la religion sert à la politique; avec cette différence que les Turcs ont une foi beaucoup plus robuste, et qu'ils croient servir leur religion par leurs conquêtes; tandis que les Allemands subordonnent la religion à leurs ambitions politiques. Le principe allemand *cujus regio ejus religio* est emprunté à Mahomet.

4. Après la conquête de Constantinople, quand le monde chrétien fut uni sous la direction spirituelle d'un pape latin, c'est encore en Allemagne que naquit la Réforme qui promettait une nouvelle Eglise. La lutte intestine entre catholiques et protestants commença et elle amena la *guerre de Trente ans*. Depuis ce temps de violentes luttes religieuses furent fréquentes partout. Dans la guerre mondiale nous voyons de deux côtés musulmans et chrétiens, catholiques et protestants. Et cependant les Alliés luttent pour l'idéal catholique d'une fédération de peuples libres, les Allemands et les Turcs pour leur idéal de césaropapisme byzantin ou de tsarisme qui unit le pouvoir civil et religieux dans la même personne. Le sultan se considère comme Khalife des croyants, et il peut déchaîner une guerre sainte pour ses intérêts politiques. La guerre mondiale réunit tous les chrétiens dans la défense de l'idéal chrétien, faussé en Allemagne dans le même sens par les catholiques et par les protestants. Le résultat de la guerre sera une plus grande unité du monde chrétien et la fin des luttes religieuses déchaînées par les Allemands au XVI^e siècle.

5. C'est encore en Allemagne que s'est développée la lutte des classes, après la lutte des sectes. Le mouvement socialiste s'est surtout manifesté en Allemagne, et il a pour but d'anéantir les différences nationales qui nous ont été léguées par nos ancêtres. La guerre a démontré l'insincérité des socialistes allemands, qui enseignaient le pacifisme aux autres nations, mais étaient d'accord avec leur kaiser pour faire la conquête du monde. Partout le sentiment national a produit l'union sacrée de toutes les classes, et l'égalité devant l'ennemi a contribué à anéantir les préjugés qui séparaient les citoyens de la même nation. Ainsi la guerre mondiale termine la lutte des classes et inaugure l'ère de la collaboration de toutes les classes de chaque nation au développement des forces nationales.

6. La Révolution française était la réaction de l'esprit celtique gaulois contre les abus du régime dynastique de provenance allemande. Elle n'a pas abouti à réaliser son idéal de liberté, car Napoléon en s'alliant à l'Autriche et en épargnant la Prusse a préparé sa chute. Pendant cent ans le principe dynastique et le militarisme qui en découle domina l'Europe. La guerre mondiale accomplit l'œuvre de la Révolution française, elle a libéré la Russie et libérera l'Allemagne des abus d'un pouvoir dynastique héréditaire qui fut imposé à l'Europe par les peuples germaniques. L'Autriche est le plus ancien symbole de ce système, elle a opprimé le plus grand nombre de peuples et elle cessera d'exister. La Pologne était la plus grande et la plus ancienne République en Europe, le symbole de cette liberté pour laquelle la Révolution française luttait; c'est donc la reconstitution de la Pologne par la guerre mondiale qui sera le triomphe final de la Révolution française.

7. La dernière grande guerre qui ressemble le plus à la guerre mondiale de 1914, est la guerre civile des États-Unis en 1861-65, dont le but était l'abolition de l'esclavage des nègres. Maintenant il s'agit d'abolir l'esclavage des nations que les Allemands ont introduit en Europe et qu'ils veulent maintenir.

Dans la quatrième année de la guerre civile les États méridionaux paraissaient encore aussi forts que les Allemands dans la quatrième année de la guerre mondiale. Cependant ils furent vaincus et réduits à se soumettre sans conditions, comme le seront les Allemands si les Alliés persistent dans la lutte. La guerre mondiale est une continuation de la guerre civile des États-Unis, elle est la guerre civile de l'Europe et doit aboutir à la fédération des peuples européens.

W. LUTOSŁAWSKI.

A l'occasion du centième anniversaire de la mort de Thadée Kościuszko, le prochain numéro de « Polonia » sera entièrement consacré à la mémoire du grand patriote polonais.

NOS BRAVES

Bersin Charles, volontaire polonais, soldat au 65^e Régiment d'Infanterie, vient d'être cité à l'ordre de son régiment :

« Bon soldat, ayant toujours accompli son devoir. A été blessé au cours d'attaques de la ferme de Thiaumont, le 18 juin 1916. » Signé : P... colonel commandant le 65^e R. I. (Ordre N° 364 du 19 août 1917.)

Matusiak Joseph (Prévost Julien), volontaire polonais, soldat au Régiment de Marche de la Légion Etrangère, vient d'être cité à l'ordre de son régiment :

« Grenadier d'un dévouement et d'un courage absolu. Le 18 avril 1917, sous un tir violent, n'a pas hésité à se porter en avant pour permettre la progression de la section qu'il précédait. » (Ordre N° 384, du 17 mai 1917.)

LA POLOGNE RESTAURÉE

Quoi qu'il arrive de cette guerre, quelle qu'en soit l'issue, la Pologne est assurée de recouvrer son autonomie.

Mais quelle autonomie?

C'est à quoi ne réfléchissent pas suffisamment ceux-là qui s'accrochent volontiers de l'opportunisme politique et qui pensent que sans effort particulier et sans prendre parti entre les deux camps, la Pologne renaîtra libre et indépendante.

Or j'ai parlé de l'autonomie de la Pologne et non pas de son indépendance, parce que j'ai la ferme conviction que ni l'Allemagne ni même la fallacieuse Autriche ne sont décidées à reconnaître l'indépendance de la Pologne.

Les projets autrichiens sont connus.

Former avec les territoires polonais de Russie, un Etat aussi grand que possible, le déclarer « Royaume de Pologne », en poser la couronne sur la tête d'un Habsbourg de Vienne ou de Zywicz, et créer de la sorte une nouvelle Hongrie rattachée à l'Empire Autrichien, telle est la grande pensée de l'archiduc François-Ferdinand, reprise par son neveu, l'empereur actuel.

Peu importe à l'Autriche que la Pologne débouche sur la Baltique; il faut au contraire que la Pologne demeure dans la dépendance économique de la monarchie habsbourgeoise.

Peu importe à Vienne que la Pologne récupère ses provinces prussiennes; Berlin d'abord ne le permettrait pas, puis il faut que la Pologne ne soit pas trop puissante et qu'elle ait des raisons d'aimer l'Autriche contre la Prusse.

La Pologne restaurée par l'Autriche, Pologne incomplète et sans issue sur la mer, connaîtrait toutes les beautés de la politique hongroise: luttes violentes contre les nationalités, domination autoritaire de l'aristocratie. « Diviser pour régner », le système viennois triompherait une fois de plus.

La Pologne que voudrait l'Allemagne est quelque peu différente. C'est l'actuelle Pologne russe (diminuée de Suwalki) qui serait le nouveau champ d'expérience de la liberté polonaise à la prussienne.

L'Autriche ne restituerait pas volontiers la Galicie à une Pologne qui devrait sa « liberté » à Berlin seulement; et Berlin se garderait bien de réclamer pour la Pologne nouvelle des agrandissements exagérés.

Dans l'esprit des conservateurs allemands et des libéraux pangermanistes, la Pologne doit être un nouvel Etat confédéré ou même simplement fédéré de l'Empire allemand.

Jusqu'en 1866, à la diète de Francfort, les Etats confédérés allemands envoyaient leurs représentants, et parmi ces représentants figuraient des députés d'Autriche qui n'étaient pas des Allemands mais des Slaves. Pourquoi les Polonais ne siègeraient-ils pas au Conseil de l'Empire allemand et même au Reichstag? Ils y siègent déjà.

Cela n'empêcherait pas Varsovie de posséder sa Diète de Pologne, son *Sejm polski*, comme fait actuellement Lemberg, capitale de la Galicie.

L'Autriche et la Prusse sont incapables de comprendre d'autre « liberté » pour la Pologne que celle que Vienne et Berlin concéderont à cette malheureuse nation. Il n'y a pas de souveraineté nationale pour les Habsbourg et les Hohenzollern, il n'y a pas de droit des peuples pour les pangermanistes; il n'y a que des concessions « gracieuses » des souverains et « des tolérances bienveillantes d'un peuple de maîtres », *Herrenvolk*, pour un voisin qui consent à rester un inférieur.

L'opinion publique polonaise ne ferme pas les yeux sur la gravité d'une pareille situation. La majorité des partis polonais dans le Royaume et en Galicie s'est montrée hostile à toute conception germanique de la restauration de la Pologne. Et ceux-là même qui adhèrent, en apparence du moins, à la politique de l'Allemagne, s'y trouvent contraints par la nécessité de gouverner le pays, de la faire vivre et d'y conserver l'influence polonaise.

Les excès d'une certaine presse stipendiée ou rédigée par les maîtres germaniques ne peuvent permettre aucun jugement concluant sur la politique polonaise.

Au milieu du cataclysme gigantesque déchaîné sur l'Europe, la Pologne a senti que les vieux systèmes politiques d'oppression sont condamnés à disparaître. Si bien dorée que puisse être la cage qu'on lui offre, elle entend échapper à

toutes les cages, et recouvrer sa pleine indépendance.

Les Alliés sont décidés, non seulement à reconnaître cette indépendance pleine et entière, mais à la réclamer les armes à la main comme l'un de leurs buts de guerre essentiels, et comme l'une des conditions indispensables à l'existence paisible de l'Europe nouvelle.

La Pologne est tout entière aujourd'hui entre les mains des puissances germaniques et avec elle la Lithuanie et la Courlande dont la Prusse se flatte de réaliser l'annexion; il apparaît ainsi quelque peu risqué de faire des projets pour la Pologne en dehors de la volonté allemande.

Et cependant, c'est en dehors de la volonté allemande et à l'encontre de cette volonté, que sera résolue la question polonaise et que la Pologne sera restaurée.

La France est entrée en guerre uniquement pour se défendre. Ses alliés sont intervenus dans la lutte, spécialement pour combattre et pour détruire l'hégémonie pangermanique.

A ces Alliés d'Europe se sont joints des Alliés d'Amérique et d'Asie; le monde entier juge impossible de permettre la victoire allemande qui compromettrait pour longtemps la paix internationale.

La grande république américaine s'est jetée dans la bataille pour faire triompher les conceptions démocratiques auxquelles l'Allemagne est si profondément hostile; et le Japon, s'il n'a pas ces préoccupations d'ordre philosophique, ne veut cependant pas permettre qu'un formidable empire militaire se développe au milieu de l'Europe.

Le monde entier s'est attaché à la chute de l'Allemagne, et la défaite du pangermanisme est aussi nécessaire, aussi fatale que l'était il y a cent ans la chute de Napoléon.

Après la ruine de l'impérialisme injuste et brutal des Hohenzollern, les nations opprimées recouvreront leurs libertés et le monde verra renaître la Pologne libre et indépendante, véritablement restaurée.

GEORGES BIENAIMÉ.

L'ARMÉE POLONAISE et les Polonais d'Amérique

Tandis qu'au dépôt des troupes polonaises à Sillé-le-Guillaume règne une activité fébrile en vue d'instruire les cadres des premiers bataillons de l'Armée Polonaise en France, en Amérique, les délégués Polonais, envoyés sur l'ordre du Gouvernement par la Mission Militaire Franco-Polonaise, ont reçu un chaleureux accueil. Ainsi les désirs des patriotes polonais se réalisent enfin malgré mille difficultés d'ordre militaire et diplomatique. Après pas mal de misères et d'intrigues du côté germano-autrichien les Polonais sont arrivés enfin à une chose positive et concrète du côté de l'Entente.

Nous avons toujours cherché à constituer une armée polonaise luttant avec les Alliés contre les Austro-Allemands, mais au début de la guerre c'était presque une chose impossible. La Russie était hostile à ce projet et bien qu'elle ait autorisé la formation d'un corps de volontaires polonais dans l'armée russe, elle s'en est toujours méfiée. En France, par conséquent, on ne pouvait même pas songer à la constitution d'une Légion Polonaise, parce que les Russes n'auraient jamais consenti à une pareille entreprise. La Révolution russe a changé tout cela.

La proclamation du Gouvernement Provisoire du 30 mars dernier permit enfin aux Alliés d'affirmer « l'intérêt constant qu'ils n'ont cessé de montrer pour la reconstitution d'une nation appelée à jouer dans l'Europe future un rôle important ». Ce sont les paroles mêmes du communiqué officiel adressé à la presse par le quai d'Orsay le 15 avril dernier.

Le décret du 4 juin a été une suite logique du communiqué. Pour qu'une nation puisse jouer un rôle important il faut qu'elle possède les moyens, c'est-à-dire une force armée.

Mais nos volontaires qui se trouvaient dans les rangs de l'armée française dès le début de la guerre n'étaient pas assez nombreux pour remplir les cadres d'une « armée ». Les hommes politiques polonais se tournèrent donc vers l'Amérique, où on trouve près de quatre millions d'émigrés polonais. L'émigration polonaise en Amérique, dans sa grande majorité, n'a jamais rompu les liens qui la rattachaient au sol natal. Dès le début de la

guerre nos frères d'outre-mer voulaient envoyer en Europe des volontaires, mais seulement à la condition qu'une force armée polonaise autonome soit organisée. Cette condition est remplie aujourd'hui seulement, après trois ans de guerre!

Après avoir installé les premiers services de l'Armée Polonaise à Paris et à Sillé-le-Guillaume, le gouvernement français a songé d'envoyer une mission militaire et diplomatique aux Etats-Unis pour entrer en relations avec les représentants autorisés des Polonais d'Amérique, d'une part, et trancher une foule de questions d'ordre technique avec le gouvernement de Washington de l'autre. Le 11 août, huit délégués de la Mission Militaire Franco-Polonaise s'embarquaient à Bordeaux pour New-York. En même temps M. Henri Franklin-Bouillon, député et plus tard ministre des Missions à l'étranger, partait pour les Etats-Unis comme le représentant du gouvernement de la République pour traiter les affaires touchant à la formation de l'Armée polonaise. Le gouvernement des Etats-Unis se montra très bien disposé et procura aux délégués toutes les facilités demandées.

Le 9 septembre a eu lieu à Chicago, où il y a une grande colonie polonaise (près d'un demi million), un immense meeting organisé par l'Union Nationale Polonaise des Etats-Unis, la plus forte organisation polonaise en Amérique. Après une messe solennelle à l'église de Saint-Stanislas, les délégués déposèrent des couronnes de fleurs aux pieds des monuments de Kościuszko et de Washington. Le meeting s'est tenu dans le parc d'Humboldt où une tribune pour les personnalités officielles a été dressée. Des discours furent prononcés par M. Franklin-Bouillon, lieutenant

, sous-lieutenant et M. Jean Smulski, président du Comité Exécutif de l'Union Nationale Polonaise en Amérique. L'Union des partis polonais s'est faite sur le programme de la constitution d'une armée nationale polonaise telle que l'a conçue la France. Les Polonais, au nom de 400.000 de leurs concitoyens, ont adressé l'expression de leur reconnaissance au Président de la République Française. Le recrutement a commencé, des bureaux sont ouverts, des écoles militaires et des camps d'instruction s'installent. Répondant à l'appel des chefs des partis, des Polonais s'engagent dans l'Armée Polonaise qui va combattre en France aux côtés des Alliés pour le triomphe du droit assurant l'indépendance de la Pologne.

Au Brésil, les Polonais dans une Assemblée plénière qui s'est tenue le 16 septembre à Rio-de-Janeiro, après avoir pris connaissance de la déclaration faite par le lieutenant délégué de la Mission Militaire Franco-Polonaise, et concernant la création de l'Armée Polonaise en France qui est pour le moment le symbole unique de la Pologne unifiée et indépendante, a décidé, à l'unanimité, d'exprimer la plus profonde conviction et la foi inébranlable que c'est uniquement par la création d'une Armée nationale, que les fils de la Pologne, dispersés depuis un siècle à travers le monde, reconquerront la liberté et l'indépendance de leur patrie chérie et lui assureront son ancienne place parmi les nations libres, gardiennes fidèles de la justice et de la liberté. L'Assemblée a reconnu en outre comme le plus impérieux devoir patriotique pour chaque Polonais habitant le Brésil de participer de toutes ses forces à l'organisation de l'Armée Polonaise en France qui est notre Armée nationale.

Ainsi nous sommes à la veille des grands événements où la gloire des armées polonaises retentira de nouveau dans le monde entier, aux côtés de nos nobles et puissants alliés, qui nous veulent libres, forts et heureux.

Casimir SMOGORZEWSKI.

Une visite

L'Union Nationale Polonaise en France a décidé dans son Assemblée du 2 septembre dernier d'envoyer une délégation au camp des troupes polonaises pour porter à nos soldats un salut fraternel de leurs compatriotes, pour examiner les conditions dans lesquelles ils se trouvent et enfin pour leur apporter quelques cadeaux.

Le Comité de l'Union Nationale Polonaise a envoyé à M. Antoine Potocki, son vice-président, M. Jean Dereziński, secré-

taire, et M. Stanislas Piestrak, trésorier. Grâce à l'amabilité du général , chef de la Mission Polonaise, et du lieutenant-colonel , son chef d'état-major, les délégués purent effectuer sans aucune difficulté leur visite. Deux officiers de la Mission Polonaise accompagnaient les délégués dans leur voyage.

Le 14 septembre, à 10 heures du matin, les délégués se sont rendus au camp et ont d'abord salué les commandants français

le et autres officiers polonais à . Sur une grande place les troupes formées en carré attendaient déjà l'arrivée de leurs compatriotes. Les délégués accompagnés de tous les officiers pénétrèrent au milieu du carré et le

présenta alors les délégués de l'U. N. P. aux soldats. Puis le vice-président Antoine Potocki prit la parole en saluant en la personne du commandant le général Faurie, commandant de la 4^e région. Rappelant que le 29 août dernier le général Faurie poussa ici même le cri de « Vive la Pologne », l'orateur, après avoir rendu hommage à la France héroïque, s'écria : « Vive la France ! » Les soldats polonais répétèrent ce cri avec enthousiasme.

Ensuite, M. Potocki, s'adressant aux soldats, prononça un discours en polonais. Il salua les rudes soldats de la Légion Étrangère, qui les premiers firent leur devoir, en s'engageant sous les drapeaux français, il rendit hommage à la bravoure des volontaires polonais de Bayonne et de Ruell et enfin il souhaita la bienvenue aux soldats polonais dernièrement arrivés des brigades russes du front français et de l'Orient. L'orateur souligna l'importance de l'Armée pour la Nation en constatant que depuis Kościuszko jusqu'à Piłsudski, une force armée nationale était toujours le principal but des patriotes polonais.

Enfin le vice-président de l'U. N. P. salua dans tous les soldats réunis autour de lui les hommes d'action et du sain instinct national. Le cri de « *Niech żyje Polska!* » (Vive la Pologne!) sortit de toutes les poitrines en réponse à ce discours. Une grande émotion régnait dans les rangs.

Après l'allocution du vice-président, les délégués visitèrent le camp qui est merveilleusement installé. Les baraquements sont d'une grande propreté. Même les douches ne manquent pas pour la toilette matinale de nos soldats. En profitant de l'heure du déjeuner les délégués goûtèrent de la soupe militaire qu'on préparait pour les soldats et visitèrent les cuisines. La nourriture du camp est propre et saine. Chaque repas se compose d'un plat de viande, de la soupe, des légumes et de la salade ; comme boisson les soldats touchent du cidre ou du thé.

Le même jour après-midi on procéda à l'ouverture du *Cercle du Soldat Polonais*, installé à avec le concours du comte Orłowski. Près de cent officiers et soldats assistaient à l'ouverture du *Cercle*. Les officiers offrirent aux soldats délégués du champagne. Le commandant but à la Pologne et le prononça un discours d'inauguration.

Un chœur des soldats dirigé par l'aumônier de l'Armée Polonaise, , lauréat de la « *Schola cantorum* », exécuta l'hymne national polonais de *Boże coś Polsko!* Le *Cercle du Soldat Polonais* comprend plusieurs pièces où nos soldats trouveront des livres, des jeux apportés par les délégués de l'U. N. P., de quoi écrire leurs lettres. Il y a même un piano et un harmonium offerts par M. le comte Orłowski.

Le jour suivant, de bonne heure, les délégués de l'U. N. P. ont assisté aux exercices militaires de nos guerriers sous le commandement des

. C'était un beau spectacle que de voir ces jeunes officiers qui tous ont gagné leurs galons au feu, et ces soldats qui ont accouru sous les plis de notre drapeau national de tous les champs de bataille de l'Europe. Les délégués étaient émerveillés par la superbe tenue des soldats polonais. C'était, certes, le moment le plus beau de la visite.

A trois reprises les délégués de l'U. N. P. et les officiers de l'Armée Polonaise prirent leurs repas en commun et purent se communiquer leurs remarques, leurs espérances et leurs projets d'avenir. Les délégués partirent pour Paris salués chaleureusement à la gare par les officiers et par les soldats.

(Communiqué par la direction de l'U. N. P.)

BULLETIN

● L'excursion à Montigny et Berville.

Le Comité de Kościuszko nous communique la note suivante :

Les fêtes commémoratives en l'honneur de Kościuszko commenceront par une excursion à Berville et Montigny (Seine-et-Marne) où notre grand patriote a vécu pendant quinze années (de 1800 à 1815) et où en 1836 les habitants de ces communes ont élevé, sur l'initiative de M. de Zelnter, ministre plénipotentiaire de la Suisse et ami de Kościuszko, une *Montagne de Kościuszko* à l'entrée de la forêt de Fontainebleau.

Programme de l'excursion :

Départ de Paris pour Montigny (Gare de Lyon) à 5 h. 30 du matin. On peut y aller aussi par Fontainebleau : départ à 8 heures du matin. Arrivée à Fontainebleau à 9 h. 35, où on trouvera des voitures (4 fr. 50 par personne). Réunion à 11 heures près de la ferme de Berville. Après les discours on se rendra à l'*Hôtel de la Vanne-Rouge* pour déjeuner. Après le déjeuner on visitera la *Montagne de Kościuszko*, on choisira un emplacement pour le futur monument de notre héros national et on fixera une plaque commémorative. On peut s'inscrire pour le déjeuner (8 fr. 50 par personne), jusqu'au mardi 9 octobre, chez MM. Jan Dereziński, secrétaire de l'U. N. P. (à *Polonia*, 3 bis, rue de La Bruyère, de 3 à 6), Antoni Szawklis (15, rue de l'Arc-de-Triomphe) et Casimir Woźnicki (27, quai de la Tournelle, de 3 à 5).

● Une solennité en l'honneur de Chopin.

On nous envoie la note suivante :

La *Société Frédéric Chopin* se réunira dimanche 14 octobre, devant la tombe du grand compositeur et patriote polonais, pour célébrer le 68^e anniversaire de sa mort. Après les discours de M. Camille Le Senne, président, et M. Edouard Ganche, directeur de la Société, Mlle Halka Ducraïne, de l'Odéon, dira la *Forêt des Douleurs*, d'après Krasiński, traduction en vers de M. Camille Le Senne. Mlles Renée Conti et Marguerite S... diront des poèmes de Rollinat et d'Emile Verhaeren.

Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver à 10 h. 1/2 devant l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise.

● La Suisse envoie 51 wagons de riz en Pologne.

Après accord préalable avec les autorités suisses et le consulat suisse de Varsovie et grâce à la bonne volonté témoignée à cet égard par le Conseil fédéral, la Pologne recevra 51 wagons de riz, dont 30 wagons destinés à la ville de Varsovie, neuf à la ville de Łódź, et le reste à d'autres villes de moindre importance. Cette quantité de riz sera répartie en telle sorte que la population chrétienne en recevra deux tiers et la population juive un tiers. Jusqu'à ce jour sept wagons de riz sont arrivés à Varsovie. Etant donnée la quantité relativement minime du riz que la Suisse peut laisser exporter, celui-ci sera considéré plutôt comme un remède pour malades et convalescents que comme aliment ; par conséquent il ne sera pas mis en vente dans les magasins.

FEUILLETON DE POLONIA, DU 6 OCTOBRE 1917.

Le citoyen Ryba

Silhouette de 1848

(Fin.)

Cette compagnie plut donc beaucoup à Poisson, il ne lui fut pas non plus indifférent. Les braves moustachus jugèrent qu'il valait mieux l'appeler Ryba et Poisson accepta ce sobriquet avec bonne grâce. Ça sonnait bien, à la uhlan, et en même temps, ce sobriquet était comme une confirmation de la fraternité d'armes franco-polonaise.

Les enthousiastes qui luttent pour l'idée dans des rangs étrangers perdent souvent leurs illusions en voyant la vertu guerrière faire place à la débauche soldatesque. — Poisson dans ses souvenirs disait toujours que les troupes polonaises comprenaient merveilleusement la sainteté de la cause pour laquelle elles luttait, savaient se battre courageusement et supporter dignement la défaite ou la mort. Je ne puis pas oublier la silhouette d'un officier des uhlands que Poisson m'a tracée avec tant de force et de sincérité, qu'il me semble que je l'ai vu, ce sabreur magnifique, ce simple Lithuanien qui, comme un enfant, a été fidèle dans son amour de la Pologne jusqu'à la mort et au delà.

Il s'appelait Iwanowicz.

Cet officier était grand, d'une allure martiale, un géant au cheveux blonds, l'air sévère et bons yeux bleus.

Il se souciait de la gloire de son escadron comme une mère s'inquiète de son enfant ; il ne supportait pas l'indiscipline ni au cantonnement ni dans les rangs ; il voyait tout et il grondait

comme un vieux « grognard » ou un ours lithuanien.

Un uhlan doit être sans tache — expliquait-il aux jeunes soldats qui étaient accouru de tous les coins de Pologne.

Je me rappelle une vieille chanson militaire qu'on chantait chez nous au camp :

L'uhlan sert l'honneur,
Sa patrie, et son pays...

Il aimait les jeunes comme ses propres enfants. Sa plus grande joie était de causer autour du feu, avec ses jeunes compagnons des jours où, après la lutte, glorieux et victorieux, ils rentreraient dans leur cher pays natal, la lance à la main, — oui, la lance à la main, en uhlan, cheval contre cheval, poitrine contre poitrine, avec la chanson nationale sur les lèvres.

C'est alors que Strzembosz, un des jeunes officiers, bon garçon, mais un « blanc-bec » qui aimait plaisanter innocemment, dit une fois au bivouac :

— Quelle peut donc être ta nostalgie de la Pologne, puisqu'étant né en Lithuanie, tu n'es pas Polonais ?

Je regardai Iwanowicz — racontait Poisson — et je vis soudain son visage se crispé et devenir terrible.

Très pâle il se leva et sa haute stature s'avança vers le loustic. Nous pensions qu'il allait arriver une chose affreuse, que le Lithuanien allait l'étrangler dans ses mains de géant.

Mais Iwanowicz s'arrêta et dit avec douleur :

— Michel, c'est toi qui dis que pour un Lithuanien la Pologne n'est pas la patrie — c'est toi ?

Strzembosz, les larmes aux yeux, se jeta dans les bras d'Iwanowicz.

— Embrasse-moi bien fort — murmurait le vieux uhlan — tu m'as infligé aujourd'hui la plus grande des douleurs... Embrasse-moi bien fort pour que j'oublie. Et ne le répète plus jamais, jamais...

Heureusement que ce Lithuanien fidèle est déjà mort, que ce cœur noble et généreux ne bat plus, car aujourd'hui peut-être il se briserait de douleur...

Il faut savoir aimer pour sentir l'âme d'une autre race, comme Poisson l'a sentie dans cette scène.

Le lancier Ryba prit part avec son régiment aux victoires de l'insurrection hongroise, à ses défaites et enfin à la retraite de son corps sur le territoire turc.

Des jours affreux, plus durs encore que la défaite, arrivèrent.

La peste sévissait dans les régiments polonais. Les gens qui avaient voulu mourir pour la patrie sur le champ de bataille, périsaient au camp sans combattre, sans gloire, loin de cette Pologne à laquelle ils rêvaient.

Ni avec leurs lances, ni avec leurs baïonnettes ils ne réussirent pas à se frayer passage vers elle. Ils étaient vaincus — un tombeau sur la terre étrangère les attendait.

Poisson racontait leur mort avec la même tendresse chaude et sincère que leur vie et leurs peines.

Ils mouraient vaillamment et dignement. Il était difficile de trouver un prêtre. Ils se confessaient à leur officier, en se repentant, et ils recevaient de lui l'absolution de leurs péchés. Ils disaient que c'était à cause de leurs fautes qu'il ne leur était pas donné de mourir dans leur pays natal libéré par leur sang versé dans les combats.

Iwanowicz se mourait à son tour. Il était prêt. Sur sa poitrine il portait un petit sac plein de la terre de Pologne. Il se confessa comme les autres. Son agonie dura quelques jours. On mit sur son cercueil la poignée de terre que contenait le petit sachet.

Poisson, en compagnon fidèle, le pleura amèrement ; pour honorer la mémoire de son ami

LIVRES NOUVEAUX

« L'Enigme de Givreuse », par J.-H. Rosny, aîné (E. Flammarion, éditeur).

De toutes les hypothèses auxquelles son extraordinaire imagination a permis à M. Rosny de se livrer, sans jamais commettre d'herésie, je n'en connais pas de plus hardie ni de plus féconde que celle qu'il hasarde aujourd'hui avec la sérénité d'un artiste en pleine possession de lui-même et de ses moyens.

Evocation épique des premiers âges de l'humanité, reconstitution ingénieuse des phases de ses luttes contre les forces naturelles hostiles, anticipation émouvante des cataclysmes pouvant lui disputer ou lui arracher la planète, M. Rosny avait jusqu'ici accompli, dans le monde du merveilleux scientifique, un cycle d'une imposante ampleur et qu'on pouvait croire complet ou qui pouvait paraître tel à un esprit moins entreprenant que le sien.

Mais l'épreuve à laquelle le spectacle de la présente guerre soumettait son âme altruiste a courbé sa méditation sur le problème même de la vie...

Au lieu de se borner à en noter les manifestations variées comme on éveille les rayons d'un prisme en faisant tourner ses facettes au soleil, il a tenté d'en découvrir le principe initial... D'où vient la vie? Quelles lois président à son apparition et à son développement? Problème insoluble. Si on ne peut, cependant, surprendre son secret en remontant à sa source même, à quelles métamorphoses individuelles ou générales assister pour en deviner au moins les sens?...

... Supposez un instant qu'un savant ait pu parvenir à provoquer artificiellement la bi-partition des atomes en appliquant à la matière organisée un système nouveau de polarisation mécanique, et qu'un homme se soit trouvé divisé par lui en deux hommes exactement semblables, non seulement de corps mais d'esprit... A quelle effrayante aventure ne sera-t-il pas, ou plutôt son ménechme et lui ne seront-ils pas entraînés?...

Je ne dirai pas cette aventure. Je m'en voudrais d'en gâter, par une sèche analyse, les péripéties si habilement détaillées, si rigoureusement déduites et dont la trame serrée par une main experte ne laisse passage ni au scepticisme ni à la critique.

M. Rosny n'aventure aucune hypothèse dont nous puissions nous choquer, en l'état actuel de nos connaissances, et chacun des incidents que sa fertilité inventive multiplie, pour donner à son récit le plus de vraisemblance possible, est toujours solidement appuyé sur une vérité physique ou chimique bien et dûment contrôlée.

Il serait vain, au reste, de louer les mérites du conteur en cet écrivain qui est de ceux dont les livres se lisent jusqu'au bout et sans distraction.

Ce que je crois qu'il faut par-dessus tout admirer dans son dernier roman, c'est l'originalité profonde de la donnée, et le réconfort et la beauté morale qui s'en dégagent.

— il écrit un poème, dans lequel il y a plus de tendresse pour un soldat sans reproche et pour un peuple sans indépendance, que de qualités littéraires.

Cet homme modeste mais grand par la simplicité de son cœur s'est toujours souvenu de sa légion. Ses idées ne changèrent même quand, de retour en France, il fut obligé de quitter son uniforme d'uhlan polonais, et de manier de nouveau le mètre et les ciseaux. Avec fierté il racontait les souvenirs de cette époque mémorable, ainsi qu'il les a vécus, ainsi que son cœur les lui dictait.

Il est bon de se souvenir, qu'en ce moment-là en France et hors de la France il y eut beaucoup d'hommes comme Poisson. « La grande année » avait fait son œuvre. Le frère français des émigrés politiques polonais, inébranlables dans leur foi en la liberté, était aussi proche à nos cœurs que la France entière à cette époque où le peuple de Paris pénétra dans l'Hôtel de ville en criant: « Vive la Pologne! ».

Citoyen Poisson, tu ne fus pas raisonnable dans tes calculs, et ton socialisme avait pour toi une valeur réelle. Tu ne comprenais pas la vie, ni le compromis de l'idée avec l'intérêt; tu ne rendais pas compte du manège des clubs politiques et des parlementaires qui se souciaient surtout des sympathies de leurs électeurs. Tu méprisais l'intérêt et tu servais l'idée qui te semblait bonne.

Tu ne te fis pas une carrière, enfant de 1848! Mais tu exposas ta vie, tu donnas ton sang pour la cause des faibles qui n'avaient aucune chance de réussir. Tu défendis la liberté en lui faisant un rempart avec les poitrines polonaises. Et cependant on ne risquait d'y attraper que des coups, ou d'être pendu par le général Heynar.

O, noble Don Quichotte, qui n'eus point peur des moulins à vent, mais qui détestas la bassesse d'âme, et qui vécus pour une noble folie, je te reconnaitrais volontiers pour un des nôtres, pour un type de notre race d'éternels idéologues, qui sont le sel de la terre et la fierté de l'humanité!

SIGISMOND STEFAŃSKI.

(Trad. du polonais par K. S.)

L'Amour s'atteste, ici, le grand sauveur. C'est la suprême vertu de ce sentiment qui donne l'homme d'une personnalité et lui façonne une âme, qui n'est qu'à lui, dans quelque corps qu'elle habite. Et puis, pour la première fois, M. Rosny a prononcé le mot d'immortalité. Il entend même en donner une théorie nouvelle. Notez cette promesse; celui qui l'a faite ne saurait promettre sans tenir.

JOHN CHARPENTIER.

Les Slovènes, par IVAN KREK. Félix Alcan. Prix : 1 franc.

Le peuple slovène est à peu près entièrement inconnu du grand public européen. Le but de l'ouvrage de M. Krek est de faire connaître à tous le passé, les caractères et les aspirations de ce petit peuple d'un million et demi d'habitants.

Si, comme le disait M. Wilson, dans sa récente réponse au Pape, les Alliés ne se doivent désintéresser du sort d'aucune nation si petite soit-elle, il convient que l'on sache que les Slovènes, — qui se sont développés là où, comme le dit l'auteur, « la Méditerranée par son rameau, l'Adriatique, s'enfonça le plus profondément dans le bloc de l'Europe, et où les influences des différentes civilisations du Sud se mêlent à celles du Nord, là où la puissante route des nations transporta toute la vie du Nord-Est au Sud-Ouest », — méritent à tous égards d'être libérés du joug étranger.

REVUE DE LA PRESSE

La Nation Tchèque, qui depuis le 1^{er} juin dernier a adopté le format classique des revues, vient de faire paraître son n° 7. Son nouveau directeur est M. Edouard Beneš, professeur agrégé à l'Université de Prague et secrétaire-général du Conseil National des Pays Tchèques.

Le précédent directeur et créateur de la Nation Tchèque, M. Ernest Denis, de concert avec M. Robert de Caix, vient de fonder une autre revue, le Monde Slave. Dans le dernier numéro de la Nation Tchèque nous trouvons une très intéressante étude politique de M. E. Denis sur « Le Pape et la Paix », où l'auteur reproche vivement au Souverain Pontife d'avoir manqué de finesse et d'avoir fait « une démarche inutile » donc « dangereuse ». M. St. Osusky définit ensuite « La politique extérieure magyare avant la guerre ». Bibliographie, Mémoires et Documents, Echos et Nouvelles remplissent le reste du texte.

L'Œuvre Française du 13 septembre, la spirituelle revue de M. Urbain Gohier, s'étonne que nous ayons reproduit sans commentaires les « revendications ydschistes » en Pologne (voir le n° 35 de Polonia, l'entre-filet intitulé: « Les Juifs en Pologne »), et remarque que « la Pologne paraît avoir déjà trouvé ses maîtres (?) ».

Que l'Œuvre Française se rassure : nous serons maîtres chez nous et si nous nous préoccupons peu, pour le moment, de toutes les « revendications » hétérogènes, c'est parce qu'il s'agit d'abord de reconquerir notre indépendance. C'est là notre but primordial.

Nous recevons le n° 7-8-9 de la Revue Franco-Étrangère, organe de la Fédération des Amitiés Franco-Étrangères, associations ayant pour but le développement et l'amélioration des relations intellectuelles, économique- et politiques entre la France et les autres nations. La Fédération comprend actuellement les sept associations suivantes, énumérées dans l'ordre de leur constitution: « France-Russie »; « France-Arménie »; « France-États-Unis »; « France-Grande-Bretagne »; « France-Amérique Latine »; « France-Pays-Bas » et « France-Norvège ». Le dernier numéro de la Revue Franco-Étrangère est consacré surtout à la République Chinoise à cause de l'intervention de la Chine aux côtés des Alliés.

On nous envoie Les Lettres à un soldat, une charmante petite revue éditée et rédigée par M. Georges Hoog. Nous y trouvons un article politique bien documenté sur « Benoît XV, la Guerre et la Paix », où l'auteur défend la cause des nations opprimées et n'oublie pas la Pologne.

Le Temps du 26 septembre publie en leader un article intitulé: « La Manœuvre de Lithuanie », dont nous extrayons les passages suivants:

On croit que l'Allemagne prépare ses renonciations? Non, elle organise ses conquêtes. Elle vient d'aménager à sa façon le « Royaume de Pologne ». Elle va arranger à son usage une Courlande et une Lithuanie. Entre ces combinaisons et la réponse allemande au pape, il y a une notable ressemblance. Dans sa réponse, l'Allemagne utilisait au profit de sa propagande pacifiste nos idées d'arbitrage

et de désarmement. Dans les pays qu'elle a conquis, elle applique au profit de sa domination le principe des nationalités et le principe de l'équilibre. C'est toujours la même méthode: prendre nos armes, les déformer et s'en servir.

Les promesses faites à la Lithuanie et à la Courlande paraissent être extrêmement vagues. Il y a huit jours, une note officieuse de Berlin laissait entrevoir à ces deux contrées « la possibilité de se développer dans le cadre correspondant aux circonstances ». Cette note n'avait pas encore paru dans la Gazette de Cologne, que des journaux pangermanistes commençaient à protester contre tout projet d'indépendance lithuanienne. On verra bientôt, devant le Reichstag, jusqu'à quel point les pangermanistes ont réussi à faire reculer le gouvernement. Le problème, d'ailleurs, se présente différemment suivant qu'il s'agit de la Lithuanie ou de la Courlande. En Courlande, l'organisation allemande trouve des bases toutes prêtes. En Lithuanie, elle est réduite à en créer.

Au temps où l'ancien régime russe combattait les revendications lithuanienes, elles ont trouvé un certain appui en Allemagne. En 1864, le tsar, qui venait de réprimer l'insurrection polonaise avec l'aide de la Prusse, interdisait d'imprimer la langue lithuanienne en caractères latins. Aussitôt la Prusse, qui se faisait si largement payer son concours par Alexandre II, donnait asile aux auteurs lithuanienes: « C'est à Tilsitt, écrit le mémoire présenté l'an dernier par la délégation lithuanienne à la conférence de Lausanne, que furent imprimés de nombreux journaux et livres lithuanienes importés clandestinement en Lithuanie russe. » Ainsi Bismarck employait le principe des nationalités contre la Russie, au moment même où il arrachait le Slesvig au Danemark.

AGENCE POLONAISE CENTRALE
A LAUSANNE

— Le Club politique des Partis et la formation des organes du gouvernement polonais.

Au moment où l'on promulguait le nouvel acte austro-allemand au sujet du Royaume de Pologne, la composition de la liste des candidats au Conseil de Régence se heurtait encore à des difficultés. Les journaux de Cracovie du 15 septembre, c'est-à-dire du jour même de la publication des lettres patentes, nous apprennent que le Club politique des Partis, conformément à la teneur de la déclaration connue où il prenait position vis-à-vis des réformes projetées, a résolu de ne faire partie ni du Conseil de Régence, ni du ministère. Quant à sa participation au Conseil d'Etat élargi, lequel, à ce qu'il paraît, doit compter une centaine de membres, le Club politique des Partis s'y déciderait au cas où dans le Conseil d'Etat lui serait assurée une influence en rapport à son importance politique, et où les postulats du Club seraient pris en considération. Les partis de gauche ont pris une attitude analogue. En même temps, les journaux cracoviens rapportent que le prince Zdzislas Lubomirski, candidat au Conseil de régence, n'a quitté le Club politique des Partis que d'accord avec cette organisation politique et non par suite de divergences avec elle.

— La dissolution de la Légion polonaise continue en Galicie.

A Przemysl, où avait été mise en garnison une partie de la Légion transférée du Royaume, ont eu lieu, comme nous l'avons annoncé, des troubles d'une extrême gravité. Après l'application de sentences rendues par la justice sommaire militaire et d'autres mesures disciplinaires, le feld-maréchal lieutenant autrichien, Schilling, nouveau commandant de la Légion, a procédé à la solution définitive du conflit. Il a fait comparaître à tour de rôle chaque officier et soldat devant une commission et leur a demandé de déclarer s'ils désiraient rester à la Légion, ou plutôt au « Corps auxiliaire polonais », ou bien s'ils préféreraient être incorporés dans les régiments autrichiens auxquels ils appartiennent à titre de citoyens de la Galicie et de la Silésie de Cieszyn. Or, les journaux cracoviens nous apprennent qu'au premier régiment un seul soldat, au cinquième, deux, au sixième un très petit nombre seulement ont manifesté le désir de rester à la Légion. Le quatrième régiment d'infanterie ayant été déjà complètement licencié aussitôt après les troubles de Przemysl, les autorités ont, paraît-il, l'intention de joindre les légionnaires du 2^e et du 3^e régiments d'infanterie, avec les débris des autres régiments et d'en former un nouveau régiment, le 7^e.

Les officiers et soldats de la Légion licenciés ont déjà reçu l'ordre qui les appelle dans les régiments autrichiens, où les officiers entreront avec le grade qu'ils avaient avant la guerre. C'est ainsi que le colonel Roja redeviendra sous-lieutenant, que le colonel Rydz-Smigly ne sera plus que simple aspirant. En vertu du même principe ont été aussi appelés sous les drapeaux deux députés socialistes au Reichsrat, MM. Bobrowski et Liebermann, qui étaient officiers de la Légion.

ZIEMIE POLSKIE

Na froncie rosyjskim cisza panuje zupełna. Ale wygląda to raczej na ciszę przed burzą. Niemcy mogą jeszcze przed zimą posunąć się naprzód, jeśli ich kombinacje strategiczno-polityczne będą tego wymagały.

W Piotrogradzie również cicho, a przynajmniej w prasie skąpe są wieści o sytuacji politycznej w Rosji. Konferencja demokratyczna, zwołana przez żywoły skrajne, a mająca na celu spowodowanie upadku Kiereńskiego, trwa jeszcze.

— Śród pojęć zamętu.

Naprzód (№ 160) pisze o sytuacji politycznej w Polsce:

Nic dziwnego, że *Liga Państwowości Polskiej* i grupy, czerpiące od niej natchnienie, na każdym kroku zdradzają zupełne niepojmowanie wyczułonej godności narodowej u innych, skoro w tonie własnym nie posiadają tego etycznego-narodowego kryterjum w ilości choćby miernej.

A przy tem kalectwie duchowem mają właśnie dziwną pasję niepotrzebnego urażania strun drażliwych.

Ludzie, obcy najlepszym pierwiastkom ducha społeczeństwa nietylko wywołują niejednokrotnie komplikacje, lecz, przez tę swoją obcość, tworzą nawet ze szkoda dla różnych spraw mylnie drogowskazy dla władz okupacyjnych, które różne ich projekty mogą uważać za sankcjonowane bądź przez ogół społeczeństwa, bądź żądane przez tą lub ową jego placówkę.

Po tych paru słowach ogólniejszych — przejdziemy do konkretnego dowodu owego nieodrozwaju, który zarzucamy politykom powyższego autoramentu.

W prasie L. P. P., zwłaszcza w prasie eks-departamentkiej, od dłuższego czasu prowadzi się kampanję na rzecz objęcia urzędu pierwszego polskiego prezydenta ministrów przez hr. A. Tarnowskiego.

Jego zdolności, jego chęć służenia sprawie polskiej — co akcentują owe dzienniki — mogą być niezaprzeczalne; od siebie możemy nawet dodać, że hr. T., będąc tyloletnim posłem austro-węgierskim w kraju tak demokratycznym, jak Bułgaria, zapewne wyzbył się owego « nadarystokratyzmu » arystokracji polskiej.

Ale przypuszczamy, że sam hr. T. zdaje sobie sprawę, iż co do jego osoby jako tem głośniejszego, skutkiem wojny, urzędnika jednego z państw okupacyjnych, zachodzi « incompatibilitas », niemożność pogodzenia godności owej ze stanowiskiem pierwszego polskiego premiera.

— Rada litewska.

Zapowiedziane przez rząd niemiecki utworzenie Rady litewskiej dotychczas nie doszło do skutku. Pierwsze kroki przedwstępne, poczynione przez wysłannika rządu niemieckiego, bar. Rooppa, nie pociągnęły za sobą żadnych dalszych konsekwencji. Bar. Roopp mianowicie miał ułożyć listę do owej Rady z pp. Szaulisem, dr. Bassanowiczem i biskupem Karewiczem na czele. Lista ta nie uzyskała aprobaty władz niemieckich. Zresztą nacjonaliści litewscy nie bardzo kwapią się do tej Rady, której charakter dotychczas nie jest wyjaśniony. Na zj. żdzie litewskim, który się odbył niedawno w Poniewieżu, postanowiono nie angażować się zbyt w tę niemiecką imprezę.

Krają południowy, jakoby ośrodek zarządu wojakowskiego Litwy, nie tak dawno przeniesiony z Kowna do Wilna, miał być z powrotem wycofany do Wilna. Na kursie antypolskim, srożącym się tu w dalszym ciągu, zapewneby się to nie odbiło.

Sarania, czynione w kierunku powrotu do Wilna arcybiskupa bar. Rooppa skończyły się nieporozumieniem: ks. biskup Roopp, przebywający obecnie w Rosji, nie powróci.

— Rządy niemieckie w Suwalszczyźnie.

Jak wiadomo, Suwalskie nie podlega general-gubernatorstwu warszawskiemu, ale stanowi część tak zwanego Ober-Ostu. Gubernia suwalska została zniesiona i podzielona; prawie cała dawniejsza gubernia została wcielona do gu-

berni wileńskiej, część zaś południowa, przylegająca do Grodna, do gub. grodzieńskiej.

Jedna gubernia od drugiej jest na całej długości granicy oddzielona plotem na 2 metry wysokim z 9 rzędów drutu kolczastego, tak zwaną tam « sperą ».

Przeście tej « spery » jest surowo bez odpowiedniego zezwolenia wzbronione, a wzdłuż « spery » jeżdżą konni strażnicy. Ma się rozumieć, że wobec takich warunków, przejazdów prawie żadnych niema i ludzie z sobą się nie komunikują.

Samorząd gminny zniesiony, wójtami są urzędnicy niemieccy, którzy ściągają podatki skarbowe, pogłównie, kary; wójci obowiązani są znosić co tydzień po 1 funcie masła od każdej krowy i po 1 jajku od kury. Masło płaci się po 1 marce funt i wraz z jajami odsyła się do miasta powiatowego. Ceny płacone przez władze za zarekwirowane zboże, są o wiele niższe, niż w okupacji austriackiej; cena maksymalna bowiem za centnar metryczny zboża wynosi 14 marek, a kartofli 6 marek.

O szkołach prawie się nie myśli, po wsiach ich niema; są tylko w miasteczkach-osadach, utrzymywane przez rząd szkoły niemiecko-polskie lub niemiecko-litewskie.

Sądów gminnych niema. Pa miastach powiatowych są sędziowie pokoju, urzędnicy niemieccy sądzący po niemiecku, a porozumiewający się z ludnością za pomocą tłumaczy, prawie zawsze żydów.

Napisy na tablicach z nazwami wsi i drogowskazy są jednojęzyczne — niemieckie.

Całe brzegi Hańczy, Kanału Augustowskiego, Niemna zwałone są drzewem, które lada chwila popłynie Niemnem do Kowna i dalej, a ogromne lasy augustowski i nadniemeński będą świecić i świecić już, niestety, piaszczystymi łysinami.

— Utajony pogrzeb robotnika.

Z Warszawy donoszą:

« Niedawno temu, w czasie zająć na Woli, robotnik został między innymi 24-letni członek Socjal-Demokracji Królestwa Pol. i Litwy. Przewieziony do prosektorjum miejskiego zmarł tam z odniesionych ran.

Więś o tem rozeszła się szybko wśród robotniczych sfer Warszawy, które pogrzeb postanowiły zamienić w manifestację ludu pracującego. Wszystkie partie robotnicze bez wyjątku, a więc i P. P. S. prawica, i P. P. S. lewica, i Socjal-Demokracja Król. Pol., i Litwy i Bund żyd., i świeżo wyłoniony « Komitet Rewolucyjny », a także polskie związki zawodowe gotowały się do wzięcia udziału w pogrzebie ś. p. Zwierzyńskiego. Zanosilo się na wielką manifestację robotniczą.

Przygotowania były poczynione, wydelegowani mówcy, ulice i drogi wodące do przystani umarłych na Bródnie w naznaczony dzień pogrzebu pełne były tłumem, pragnącego oddać ostatnią przysługę zabitemu towarzyszowi pracy i broni, oraz wziąć udział w manifestacji.

Mijały godziny, a kondukt pogrzebowy ze zwłokami ś. p. Zwierzyńskiego nie ukazywał się na ulicy. Tłum czekał długo, napróżno...

Później wyjaśniła się zagadka. Okazało się, że władze, powiadomione przez agentów o przygotowywanej manifestacji, postarały się o pochowanie robotnika dzień przedtem, w zupełnej tajemnicy i z wielkim pośpiechem...

Ludowi pracującemu Warszawy nie danem było manifestacyjnym udziałem w pogrzebie uczcić pamięci ofiary walki...

— Smutne wieści ze Śląska austriackiego.

W Zagłębiu, — jak *Robotnik Śląski* donosi z Karwiny — dodano do każdej rodziny górniczej jednego Bośniaka. Panuje więc uzasadniona obawa w rodzinach górniczych, gdyż Bośniacy już i w czasie pokoju słynni byli jako roznościciele strasznej, nieuleczalnej choroby — syfilisa. Cóż dopiero podczas wojny? Wobec tego zachodzi pytanie: czy władze chcą zakazać cały Śląsk tą straszną chorobą?

Jak donosi *Robotnik Śląski*, — poseł Reger zajmuje się sprawą dwóch panów, jednego młynarza, a drugiego pisarza c. k. sądu we Fryszacie, za spoliczkowanie. Albowiem ci panowie przechwalają się, że tak bili po twarzach przyprawdzonych, iż mają ręce opuchnięte. Poseł Reger zapyta się ministra sprawiedliwości, czy po to istnieją funkcjonariusze sądowi we Fryszacie, żeby chodzili na odwach i tam wymuszali przy pomocy tortur zeznania.

ODRODZENIE

Kiedy lat temu kilkanaście ekonomiści nasi sprawdzili, że rocznie emigruje z ziem polskich do Ameryki przeszło sto tysięcy ludzi, wówczas zatroskał się nasz naród, bo mu sił do walki z rządami rozbiórczymi ubywało. Nic jednak niestety zrobić nie można było. Emigracja ludu polskiego za ocean była żywiołowa, bo spowodowana przez nędzę i trudne warunki życia, których polepszyć wcale nie mieli zamiaru ci, co nas uciskali.

Więc snuły się każdej wiosny długie korowody mizernego ludu ku portom niemieckim, gdzie traktowano go jako niewolnika i przewożono w brudnych statkach do Stanów Zjednoczonych lub Brazylii. Mała część wracała do kraju, a ci co nie wracali stworzyli tam, w kraju Waszyngtona, Nową Polskę, młode pokolenie mścicieli.

W atmosferze wolności i uszanowania praw każdego, ale i w ciężkiej walce o byt, odrodziła się dusza ludu naszego. Doszedł on do dobrobytu, pojął swe obowiązki obywatelskie, jał się skupiać, zakładać szkoły, związki kulturalne, kółka rolnicze i organizacje sportowe. Powstało wiele pism polskich, które łączyły między sobą poszczególne kolonie społeczeństwa polskiego w Ameryce, a jednocześnie utrzymywały związek z krajem. Nieliczny procent się amerykanizował, ale główna masa emigracji polskiej nie wynaradawiała się i nie zapomniała o swej Matce-Ziemii, która czekała ciągle na synów swoich.

Niektóre miasta amerykańskie, jak Chicago, Detroit, Cleveland, Toledo lub Pittsburg, posiadają całe dzielnice polskie i życie narodowe bije tam żywym tętnem. Towarzystwa sokole zgromadziły jeszcze przed wojną wokół siebie całe zastępy młodzieży, która poddawała się ćwiczeniom wojskowym, przewidując, że nadejdzie chwila kiedy obowiązkiem każdego Polaka będzie za broni chwycić, aby przywrócić wolność ojczyźnie.

Godzina ta wybiła.

Stworzenie Armji Polskiej jest teraz niezbędną koniecznością i obowiązkiem naradowym. Lata całe czekaliśmy na chwilę ona, więc zwłóczyć teraz nie pora.

Oto już tworzą się szeregi polskie w Rosji, na wschodnich krańcach ziem dawnej Polski, — to będzie *Polska Armja Wschodnia*. We Francji, Rząd Trzeciej Rzeczypospolitej dał nam możność tworzenia *Polskiej Armji Zachodniej*. Wielkie to zwycięstwo dyplomatyczne dla nas Polaków, bo przecież Francja, ani jej sojusznicy, bezpośredniego interesu w tworzeniu Armji Polskiej nie mają.

Szeregi *Armji Zachodniej* wypełnią rodacy nasi z Ameryki. Los sprawił, że ci, którzy opuszczali kraj lat temu kilkanaście lub kilkadziesiąt jako tułacze, dla których kraj miał jeno litość, ci właśnie rodacy nasi wrócą do Polski z bronią i sztandarem ojczystym w ręku. Będą oni oswojonymi Ziemi naszej. Kraj, który teraz przez Niemców do bezczynności jest zmuszony czeka na czyn swych synów na emigracji pozostających. Trzeba nam spełnić nasz obowiązek — ojczyzna wdzięczną nam będzie.

Zaiste, nieprzewidziane są wyroki przeznaczenia.

KAZIMIERZ SMOGORZEWSKI.

SPRAWA CZECH I POLSKI

Wywiad z prof. T. G. Masařykiem.

Znany polityk czeski, profesor Tomasz Masařyk, znajduje się obecnie w Rosji. Podczas jego pobytu w Kijowie, współpracownik moskiewskiej «Gazety Polskiej» miał z nim długi wywiad na tle polityki narodowej czesko-słowackiej, oraz na tle stosunków polsko-czeskich. Oglaszamy poniżej ważniejsze ustępy z owego wywiadu.

Prof. Masařyk jest smukłym, dość wysokim mężczyzną, dobrze już osiwiałym, z twarzą spokojną i niemniej spokojnymi, szaremi oczyma. Mówi dość cicho i łagodnie, jednakże wbrew spokojnej powierzchowności zapala się łatwo i nie tai tego.

Pisma rosyjskie — zaczął prof. Masařyk — niedawno temu rozpisaly się szeroko o dywizji czesko-słowackiej, walczącej przeciw Austriakom i Niemcom na froncie rosyjskim. Powszechnie chwalono miążdzący impet naszego wojska i głęboko obmyślane porażenia. Przybywam właśnie z kwatery głównowodzącego, gdzie słowa świetnego uznania styszałem od ustępującego ze swego stanowiska gen. Brusilowa i wszystkich fachowców wojskowych. Tak kiedyś we Francji i w Europie mówiło się o polskich Legionach. Jest wprawdzie różnica w stanowisku politycznym Legionów naszych i napoleońskich, ale nasze czeskie wojsko zostało powołane do życia przez te same konieczności, co dawne Legje polskie — i nasze wojsko bije się również o niepodległość i jedność narodu.

— W czym Pan profesor widzi różnicę?

— Wojsko nasze w armjach sojuszników — formujemy też korpus we Francji — jest najsłabszym protestem przeciw tej wojnie. Austro-Węgrom i Niemcom. Wiadomo, iż wojsko czeskie od tego protestu zaczęło zaraz po wybuchu wojny, pułki czeskie szły w bój niechętnie, poddawały się na froncie Serbom i Rosjanom, wszelkimi sposobami pomagały sojusznikom. Od czasów odrodzenia narodu czeskiego narodowy program czeski był zawsze słowiańskim. Proszę sobie przypomnieć, jak stawialiśmy w przeszłych wojnach bałkańskich po stronie Serbów i Bułgarów, jak posyłałiśmy im doktorów i wszelką pomoc braterską — a naraz żołnierz czeski miał strzelać do tego Serba, któremu przed chwilą pomagał! Nasz żołnierz to wyborca, człowiek uświadomiony, myślący, czytelnik i pisarz, jemu nie wystarczy komenda wiedeńska, aby szedł bić się o to, czego nie pochwała. Rewolucja bierna, rozpoczęta przez naszych żołnierzy, była w całym znaczeniu tego słowa ludowa i narodowa i cały naród pochwalił ją i pochwała.

Austria wciąż jeszcze tai naszą rewolucję. Przez długi czas nie wolno było o niej pisać choć uwieszenie d-ra Kramara, Klofača, Choca i innych posłów mówiło dość wyraźnie. Dziś wie już cały świat, że cały naród czeski jest przeciw Austro-Węgrom i Niemcom. Naród czeski wie, co znaczy pangermański plan Berlin — Bagdad, my wiemy, co znaczy ten pożar światowy i jesteśmy pewni, że w tej światowej walce Słowian, narodów romańskich, a nawet germańskich, z prusactwem, musimy stać po stronie demokracji i postępu.

— Jak pan profesor wyobraża sobie samodzielność Państwa czesko-słowackiego?

— Samodzielność państwa czesko-słowackiego wyobrażamy sobie w organicznym związku ze zjednoczeniem i wyzwoleniem Polski i Słowiańszczyzny południowej. Te trzy zadania polityczne warunkują się nawzajem i tworzą właściwie jeden program polityczny.

Powiem kilka słów o związku kwestji polskiej z kwestją czesko-słowacką.

Nie jest bynajmniej rzeczą przypadkową, iż Polacy i Czesi w centralnym parlamencie wiedeńskim długo szli razem. Już w zjeździe słowiańskim w Pradze w 1848 r. brali udział Polacy nawet z Poznańskiego. Powstanie polskie z 1863-go r. było przyczyną rozłamu między Staroczechami a Młodoczechami i aż do Dunajewskiego i Badeniego Czesi i Polacy wspólnie bronili autonomji i federacji przeciw centralizmowi niemieckiemu.

Jak i my, są Polacy sąsiadami Prus, a to warunkuje zgodność naszej polityki przeciw wspólnemu nieprzyjacielowi.

Polacy trochę inaczej niż my zapatrują się na Austrię. Myślę jednak, że właśnie w tej wojnie Polacy pojmą, iż Austria używa ich tylko jako narzędzia, i że nigdy nie była w stosunku do Polaków szczerą. Nie postępowała tak brutalnie

jak Prusacy w Poznańskim, ale dziś widzi się, że Austria ostatecznie podziela antypolskie plany pruskie. Różni się od Prus tylko taktyką. Austria, tak jak i Prusy, nie życzy sobie wolnej, zjednoczonej Polski. Co do tego to zawsze wierzyłem Mickiewiczowi i jego polskim nadziejom, wyrażonym we wzniosłej «Improwizacji»...

To znów naprowadza mnie na kwestję stosunku naszego do Rosji. My zawsze byliśmy «rusofilami» — przypuszczam, że do pewnego stopnia z powodu naszej nieznamośności Rosji. Polacy często za złe brali nam nasze «rusofilstwo», ale obecna rewolucja przecie stwierdza, iż mieliśmy słusność, a przynajmniej upoważnienia nas do twierdzenia, iż staliśmy po stronie demokratycznego ludu rosyjskiego, a nie po stronie caryzmu. Ja przynajmniej śmiem twierdzić, że caryzm nienawidziłem niemniej od Mickiewicza, który nie mógł się obronić rozpaczliwej myśli, iż może i Bóg jest dla narodu polskiego także tylko carem, a nie sprawiedliwym ojcem.

Chcę przez to powiedzieć, że po Rewolucji rosyjskiej Polacy mogą się pogodzić z rusofilską naszą polityką. Z wdzięcznością podkreślam słowa Daszyńskiego, który w parlamencie wiedeńskim oświadczył, iż teraz Polacy mogą razem z nami prowadzić nawet słowiańską politykę. Wierzę też, że Polacy zrozumieją i uznają naszą politykę anty-austriacką. Tenże Daszyński przy pewnej sposobności zwrócił uwagę na to, iż w Austro-Węgrzech podczas wojny stracono 30 do 60 tys. ludzi. Otóż to jest Austria! Żelazo i krew, jak ich nazwał Bismarck. Ci austrofile, którym zdaje się, jakoby Austria wykazała w tej walce znaczną żywotność, mylą się: Austria trzyma się tylko dzięki Prusom i przemocy.

Wiem, że Polacy galicyjscy otrzymali od Wiednia pewne koncesje, wraz z temi koncesjami jednak Wiedeń obdarzył ich też i austriacką demoralizacją. Bo Wiedeń nie zna innej polityki, prócz polityki demoralizacji. A tedy i nasza walka z Wiedniem była nie tylko walką narodową i polityczną, ale też i moralną. Wiedeń zabija ducha, jest to «Geistesmörder», jak powiedział jeden z największych poetów niemieckiej Austrii, Grillparzer.

Z tego wszystkiego wynika, że my i Polacy dążymy do jednego i tego samego celu, i że mamy się go domagać wspólnymi siłami. Bez wolnej Polski nie będzie wolnych Czech, ale i bez wolnych Czech nie będzie wolnej Polski. W naszym interesie jest, abyśmy jak jedni tak i drudzy byli jak najsilniejsi i w tem niemożemy nam przeszkadzać kwestje drugorzędne znaczenia.

Niektórzy poważni politycy polscy i czescy — zakończył prof. Masařyk — myślą nawet o możliwości federacji czesko-polskiej. Niemam nic przeciw fakiemu planowi, ale wszystko zależy od stopnia zwycięstwa i politycznego poglądu mężów stanu państw sojusznicznych.

WYCIECZKA DELEGACJI Z. N. P. DO OBOZU ARMJI POLSKIEJ

W

Związek Narodowy Polski uznał, że z chwilą gdy, od dnia 4 czerwca b. r., kształtowanie się Armji Polskiej na terytorjum francuskim stało się aktem dokonany — obowiązkiem społeczeństwa polskiego jest utrzymać z wojskiem polskim jaknajbliższy stosunek i nieść mu w miarę możności otuchę i pomoc braterską. W tej myśli została jna posiedzeniu Z. N. P. w dniu 2 września, powzięta uchwała wysłania delegacji dla pozdrowienia wojska polskiego w jego pierwszym obozie w imieniu rodaków, dla zaznajomienia się z warunkami bytu żołnierskiego i wreszcie dla zanieśienia żołnierzom zebranej na tem-że posiedzeniu kwoty 281 fr. oraz gier sportowych w upominku od Z. N. P.

Zarząd wydelegował do Sillé-le-Guillaume pp. Antoniego Potockiego, wice-prezesa, Jana Derezińskiego, sekretarza, i Stanisława Piestraka, skarbnika Z. N. P. Delegacji, po załatwieniu formalności w Misji Wojskowej Francusko-Polskiej, dzięki wielkiej uprzejmości i pułk.

wzłoki odbyć zamierzoną wycieczkę. Towarzyszyli delegatom dwaj oficerowie wyznaczeni przez Misję.

W dniu 14 września, o godz. 10-ej rano, delegacji, po przywitaniu się z

resztą oficerów polskich w udali się do obozu. Na obszernym placu, uszykowane w czworobok wojsko oczekiwało przybycia gości-rodaków. Delegacja z grupą oficerów stanęła pośrodku czworoboku. Po przedsta-

wieniu żołnierzom delegatów przez

, głos zabral wice-prezes Z. N. P. Witaj najpierw w kilku słowach po francusku

d'a pozdrawiając w jego osobie szefa 4-go okręgu, gen. Faurie. Przy-pomniawszy, że ów właśnie generał niedawno wznosił w obozie polskim okrzyk «Niech żyje Polska», i w kilku słowach wyraziwszy uwielbienie dla bohaterkiej Francji, zakończył p. Potocki swe przemówienie okrzykiem «Vive la France» podjętym przez wszystkich zebranych. Zwrócił się mówca następnie do żołnierzy i po polsku pozdrawiał ich i witał imieniem rodaków. Pozdrawiał z kolei żołnierzy z Legji Cudzoziemskiej najpierw pełniących obowiązki, i pierwszych wolontariuszów polskich «bajonczyków», i tych, którzy przyszli pod sztandar polski z frontu zachodniego czy macedońskiego, i wreszcie ostatnio przybyłych z brygad rosyjskich we Francji i w Salonikach. Podniósł mówca znaczenie armji dla Narodu, stwierdzając, że od Kościuszki do Piłsudskiego ta sama troska o armję była zawsze pierwszą myślą patriotów. Zaznaczył, że armja potrzebna jest narodowi nie tylko do walki z najeźdźcą, ale przedewszystkiem do walki z własną słabością, wrogiem narodu największym. Uczeń wreszcie wice-prezes Z. N. P. w zebranych żołnierzach polskich ludzi czynu i zdrowego instynktu narodowego. Okrzyk «Niech żyje Polska» zagrzmiął w odpowiedzi na to przemówienie w potężnym chórze.

Po przemówieniu, delegacja, w towarzystwie oficerów, zwiedziła obóz witaający przybyłych już u wejścia barwami i orłami polskimi. Jest on urządzony wzorowo. Założony na łagodnej pochylności, skanalizowany, otoczony ogrodami, daje wymarzone warunki higieny. Baraki utrzymane są w czystości pańieńskiej. Nie brak nawet pryszniców dla rannej kąpieli. W wędrowce po obozie i barakach delegaci mogli rozmawiać dowoli z oficerami i żołnierzami o warunkach obozowej egzystencji. Korzystając ze śniadaniowej pory delegaci skosztowali doskonałej zupy z jarzyn i obejrzelni kuchnię. Dwa razy na dzień dostają żołnierze zupę, mięso, salate, cydr lub herbatę. Pożywienie jest czyste i zdrowe. Obóz naogół zrobił na delegatach wrażenie jaknajlepsze.

Popołudniu tegoz dnia nastąpiło uroczyste otwarcie Domu Żołnierskiego, ufundowanego w sumptem hr. Orłowskiego.

Około stu żołnierzy i oficerów zgromadziło się na jego otwarcie. Ksiądz kapelan Więckowski wyszkolił w krótkim czasie chór, który świetnie wykonał «Boże coś Polskę». Oficerowie przyjęli żołnierzy i delegatów szampanem. Wznosili toasty: na cześć Polski — komendant Blanchard, na cześć Armji Polskiej — delegat Antoni Potocki. PP. Piestrak i Dereziński witali żołnierzy obiecując im dalszą opiekę i zajęcie się ich potrzebami duchowymi. Dom Żołnierski zawiera kilkanaście pokoi, gdzie rozstawiono stoliki do pisania i gier, pianino i fisharmonję. Niektórzy żołnierze ćwiczą się już na instrumentach tych, ofiarowanych przez hr. Orłowskiego. Czytelnia zaczęła już funkcjonować dzięki książkom nabytym przez ks. Więckowskiego i paczce książek i pism ofiarowanych przez Z. N. P.

Delegaci zostali w do dnia następnego, chcąc widzieć poranne ćwiczenia wojskowe. Ćwiczenia te odbywały się najpierw na leśnej drodze, gdzie ćwiczą się aspiranci, potem na błoniu wyścigowym. Dowodzili szeregami

daleko niosty się echa polskiej komendy. Z pod lasu odpowiadała im trąbka żołnierska na temat «Jeszcze Polska nie zginęła». Sprawność, zwrotność, energia żołnierza polskiego uderzała każdego, kto kiedykolwiek asystował przy ćwiczeniach. Zespół tej świetnej młodzieży oficerskiej, gdzie kaźden zdobył szlify w boju, a tych wiarusów którzy pod sztandar Polski przyszli z niepolicezonych pól straszliwej wojny, był głęboko wzruszający. Poranek ćwiczeń pod polską komendą był najpiękniejszym momentem wycieczki.

Potrzykroć w ciągu dwóch dni delegacji i oficerowie zasiadali do wspólnego posiłku. Potrzykroć długo przeciągały się poufne rozmowy, w których zwierzano sobie wzajemne spostrzeżenia, nadzieje, potrzeby. Delegaci wyjeżdżali, żegnani przez żołnierzy i oficerów na dworek, unosząc kwiaty i szczerze uściśnienia męskich dłoni. Wywozili zwłaszcza z całej wycieczki głęboką cześć dla sztandaru narodowego, pod którego natchnieniem odradza się lub nawet rodzi się gorąca polskość i w piersi kresowca z Białej Rusi i starego wiarusa z Legji Cudzoziemskiej i syna dawnych emigracji.

(Kommunikat Zarządu Z.N.P.)

WYCIECZKA DO MONTIGNY I BERVILLE

Uroczystości Kościuszkowskie rozpoczną się wycieczką do Montigny i Berville, miejscowości upamiętnionych kilkunastoletnim pobytom Kościuszki, gdzie istnieje jeszcze dom, w którym mieszkał on do 1815 roku, i kopiec, którym uczciła go ludność miejscowa w roku 1836. W uroczej okolicy, po drogach pełnych Jego wspomnień, odbędzie się wędrowka uczestników obchodu w niedzielę, 14 października 1917 r.

Warunki i program wycieczki:

Wyjazd z Paryża do Montigny o godzinie 6.30 rano z dworca kolei P. L. M. Innego pociągu idącego wprost do Montigny niema. Dla osób, które nie mogą wyjechać tak wcześnie, komunikacja przez Fontainebleau jest najlepsza. Wyjazd o godz. 8 rano, przyjazd do Fontainebleau o godz. 9 min. 35, skąd dorożkami (po 4 fr. 50 od osoby) można dojechać uroczymi drogami do Berville.

Delegacji Towarzystw i uczestnicy wycieczki zbiorą się o godz. 11-ej przy fermie Berville. Po przemówieniach i wybraniu miejsca pod przyszły pomnik Kościuszki odbędzie się w hotelu *Vanne Rouge*, o g. 12 1/2, śniadanie. Wobec trudności czasu wojennego restauracja zapewnia śniadanie wspólne tylko dla stu osób. Dla osób, które nie mogą wziąć udziału w śniadaniu otwartą będzie sala w hotelu *du Long Rocher*. Należy jednak pożywnie zabrać ze sobą z Paryża. Napoje na miejscu.

Po śniadaniu, o godzinie 2 1/2, odwiedzenie ruin kaplicy na kopcu Kościuszki, gdzie zostanie wmurowana tablica pamiątkowa.

Powrót do Paryża pociągiem z Montigny o godzinie 6-ej.

Zapisy na śniadanie. Wobec ograniczonej przez restaurację liczby miejsc, należy się zapisywać bez zwłoki. Cena śniadania: 8 franków 50 od osoby. Zapisy bez złożenia tej kwoty nie będą uwzględnione. Zapisy przyjmują do wtorku 9 października włącznie:

PP. JAN DEREZIŃSKI, Sekretarz Z. N. P. (w *Polonii*, 3 bis, rue la Bruyère), ANTONI SZAWKLIS (15, rue de l'Arc-de-Triomphe), i KAZIMIERZ WOŹNICKI (27, quai de la Tournelle).

O dalszych uroczystościach Kościuszkowskich w Paryżu i na prowincji zostaną rozesłane w swoim czasie zawiadomienia do prasy i do zarządów instytucji, biorących udział w obchodach.

KOMITET KOŚCIUSZKOWSKI.

POLACY W MAROKKU

Francuzi ciągle muszą czuć w Marokku, albowiem wiele plemion górskich nie uznaje ich protektoratu i stale napada na ich oddziały. Uspokojono już wschodnią i zachodnią część Marokka, ale środkowa buntuje się bez przerwy. Aby dwie części spokojne mogły się ze sobą komunikować, wojska francuskie zajęły miasto Tazę, jeszcze latem 1914 roku, tuż przed wojną. Kiedy wojna wybuchła, plemiona mieszkające w północnym Marokku, na granicy okupacji hiszpańskiej, oraz mieszkańcy górnego biegu rzeki Muluja, powstali i przez czas jakiś komunikacja owa była przerwana. Z powodu braku wojska, gdyż większość była się na froncie niemieckim, Francuzi powoli postępowali naprzód i dopiero latem 1915 roku zajęli znów Tazę i jej okolice.

We wszystkich tych operacjach brały udział kompanie Legji Cudzoziemskiej, które się zostały w Afryce, a w których znaczny procent tworzyli legjoniści Polacy, i których nie wysłano na front francuski w Europie z powodu ich obywatelstwa niemieckiego lub austriackiego. Tam więc, pod skwarem marokańskiego nieba, w górach Atlasu, bijali się rodacy nasi z wrogiem, który też wolności swojej bronił. Górale marokańscy są dzicy i biada temu, który się żywcem lub ranną do ich rąk dostanie. Pastwią się oni i znęcają nad jeńcami swymi z niestychanym okrucieństwem.

Od roku 1915 władze francuskie zgromadziły dość poważne siły w zachodniej i wschodniej części Marokka, aby zająć wreszcie ową dolinę Muluji, gdzie chronią się powstańcy. Teren jest bardzo trudny. Muluja płynie z południo-zachodu na północny wschód i wpada do morza Śródziemnego. Równoległe do jej biegu ciągną się dwa długie pasma gór: na lewym brzegu Średni Atlas, a na prawym — Wielki Atlas. Aby się więc dostać do biegu Muluji, trzeba przejść przez nagie przełęcze górskie, gdzie niema ani wody, ani wszelkiej roślinności. W maju b. r. Francuzom udało się połączyć ich kolumny, idące z dwóch stron przeciwnych, około Kazbail-Machzen, w górnym biegu rzeki, o 175 km na południe od Tazy. Jednocześnie wysłano kilka kolumn, które miały przeniknąć do krainy tej od północy. W jednej z tych kolumn wziął udział sierżant Jakubowski, Polak, który tak opisuje bitwę, w której był ranny:

« Ruszyliśmy w drogę dnia 11 maja, a już 14 mieliśmy porządną utarczkę z Arabami pod

El-Menzel. Straciliśmy około 20 zabitych i rannych. Jednakże posuwaliśmy się naprzód i 20 maja byliśmy o 35 km dalej w górach. Przyjści zostaliśmy znów gradem kul, ale jakoś strat dużo nie było. Dnia 28 maja posłano nas (Legję i Bataljon Afrykański) na tyły, aby budować drogę i przyprowadzić konwoje. Ponieważ nie mieliśmy z sobą ani mitraljez ani artylerji, zostaliśmy znów zaatakowani. Legjoniści sypali drogę, a *Bat'd'Al'owie* (przewzisko żartobliwe) nas strzegli. Około południa usłyszeliśmy strzelaninę. Wkrótce « batdałowie » byli otoczeni i zaczęli zmiatać, zostawiając swych rannych i swe karabiny na placu bitwy. Naturalnie musieliśmy im pójść na pomoc, gdyż w przeciwnym razie wyginęlibyśmy wszyscy. Ja, będąc szefem sekcji wraz z sierżantem Chapuis, nie czekałem nawet rozkazu kapitana, i wraz z moim oddziałem rzuciłem się z pomocą zagrożonym towarzyszom broni. Zaczęliśmy zdobywać jedno wzgórze po drugim i pomimo gradu kul, które przylały nas Arabowie, straty nasze nie były znaczne. Ja zostałem jednak ranny kulą w piersi przy ataku ostatniego pagórka. Naturalnie pozostałem jeszcze przez pół godziny przy mojej sekcji, ale kiedy ostatek, musiano mnie odesłać na tyły. Nie było komu zrobić mi opatrunek, więc koledy moi podarli koszulę i przy pomocy sznurka przewiązali miranę, ponieważ nie mieliśmy z sobą sanitariuszy. Na koniu kapitana przywieziono mnie do obozu. Tulekarz wojskowy zapewnił mi, że jeśli wytrzymam do rana, to będzie dobrze. Dziś, kiedy ten list wam piszę, jest już temu 21 dni, i zdaje mi się, dzięki Bogu, że pomaleńku się wyliżę.

« Za to wszystko dostałem Krzyż Wojny z palmą i Medal Wojskowy, a kiedy w dziesięć dni potem przybyłem do Fezu, stary generał, który dowodził okolicą, ucałował mnie przed wszystkimi i oświadczył mi, że sam zrobiłem więcej jej swoją sekcją, niż cały bataljon. »

W takich to słowach szczerych a prostych opowiada nam listownie dzielny sierżant swoje czyny w Marokku. Takich jak on jest więcej. Podczas tej wojny ogromnej, zawierucha wszędzie żołnierza polskiego zagnała, i wszędzie pozostał on wiernym honorowi swemu bijąc się z odwagą, z brawurą, przynosząc zaszczyt imieniu polskiemu.

Z powodu stuletniej rocznicy śmierci *Tadeusza Kościuszki*, następny numer « *Polonii* » zostanie w całości poświęcony pamięci naszego bohatera narodowego.

ODCINEK POLONII Z DNIA 6 PAŹDZIERNIKA 1917

RUCH LITERACKI W KRAJU

Księgarnia Gebethnera i Wolffa wydała zbiór nowel *Juljusza Kadena-Bandrowskiego* p. t. « *Spotkanie* ». Jest to garść sprawozdań wojennych, szkiców i obrazków, napisanych stylem wyrazistym i silnym.

Kadena cechuje głód tematów, wrażeń. Szybki i obrotny aparat jego twórczości jest w stanie skonsumować wielką ilość tematów. Jego natura pisarskiej szorstkiej, patetycznej, lubiącej efekty i dysonanse, odpowiadają tematy jaskrawe, brutalne, idee pełne przeciwności i walki. Stąd tematem dla niego pożądanym i długotrwałym stała się wojna, stały się Legjony walczące przez część własnego społeczeństwa. Ten rodzaj pisania wymaga ruchu, walki, walka zaś wywołuje zwroty, figury i konstrukcje śmiałe i dobitne, pełne zawiadających wybuchów. Wnętrze szybko porwane zostaje w ruch równoległy do idei tematowej, do środowiska. Bywają entuzjazmy wtórne w stosunku do istniejącej już idei, wywołane jej siłą, rozpędem, brutalnością, pięknem. Silnym i udatnym tego objawem — udatnym i pod innymi względami — jest szkic « *Defilada* ». « Duma i radość wybucho z giętych traw, niecierpliwy werbel pruje się twardo, gęstwa ech pędzi po błoniu, flet tryska w niebo fontanną, puzony tchną basem przeświety... Z drogi! Spręż się każdy muskuł i nerw... Stopy — ha, ha! Te twarde jak róg stopy biją o ziemię na płask... Szereg się równa pod sznur, pod nitkę, pod włos... Wydęta pierś, — czy iskrami skrz... » — « Idziemy ku Tobie, z oddali, jak mgła, — jak cień, — zywopłot stała mieszany, — żywy mur ». Oto próbka stylu Kadena, który jak widać, pełen jest temperamentu.

Książka Kadena wzbogaci i tak już liczną literaturę legionową w Polsce.

Oprócz utworów beletrystycznych ukazują się także w Warszawie książki z dziedziny krytyki literackiej, historii i nauk społecznych. Świeżo znany literat, p. Antoni Chołoniewski, wydał książkę p. t. « *Duch dziejów Polski* », gdzie zgromadził pracowicie wszystko to, co w naszej przeszłości było prawdą, pięknem i dobrem. Nagromadziło się tego wiele i Chołoniewski bogaty, historyczny materiał rozdzielił na kilkanaście artykułów, grupując w każdym fakty, z innej dziedziny życia zaczerpnięte.

Staje on na gruncie ideałów. Studiów porównawczych nie przeprowadza. Krytyką swoich też nie osłabia. Stara się, przeciwnie, wydobyć jaknajwięcej blasku ze wspomnień, jakby patrząc w kolory tęczy opasać to, co minęło. Jest to dzieło entuzjasty.

Polska jest « szczytówką swobody » nie dość jednak jest znana, pomimo pięknych studiów Kubali. Chołoniewski je przypomina, pokazując, że polski parlamentaryzm wywołał pierwszą rosyjską wojnę i że pierwszy z Romanowych przez sześć lat panował konstytucyjnie. W osobnym rozdziale autor przedstawia, w czym i o ile wyprzedziliśmy Europę.

Ze stanowiska wychowawczego, dzieło Chołoniewskiego nie jest bez niebezpieczeństw. Prowadzi ono najkrótszą drogą do przekonania, że byliśmy perłą narodów bez skazy.

Po tym zastrzeżeniu oddajmy nowej pracy Chołoniewskiego, co należy, a należałoby jejnie. wielkie pochwały i za pomysł, i za wykonanie się. Praca ta jest owocem obszernej lektury i starannych notat. Przewyższa ona to, co dotychczas w dziedzinie polskiej apologetyki dokonano; po raz pierwszy, o ile się zdaje, polskie enoty zostały usystematyzowane, uszeregowane i niejako zsumowane.

Znany uczony polski i krytyk literacki, *Aleksander Brückner*, napisał dzieło z dziedziny językoznawstwa polskiego p. t. « *Walka o*

język », które wyszło we Lwowie nakładem Książnicy Polskiej. Twa Nauczycieli Szkół Wyższych-

Książka prof. Brücknera jest z tych, które ani co rok, ani nawet co lat dziesiątek się nie pojawiają. Rzetelne umiłowanie przedmiotu, imponujący ogrom wiedzy i erudycji, prostota stylu, a przede wszystkim istotna potrzeba tego dzieła w obecnej chwili — oto walory, którymi się zaleca praca prof. Brücknera i dla których każdy wykształcony i dbający o dobro mowy ojczystej Polak, znać ją powinien — nie tylko o zakładki. Niestety możliwym jest to tylko w kraju.

W Warszawie wyszedł « *Słownik architektów i budowniczych Polaków lub cudzoziemców w Polsce pracujących* », opracowany przez p. Stanisława Łożę.

« Słownik » p. Łoży jest bodaj pierwszym u nas wydawnictwem w tym zakresie i w tej dziedzinie, zasługuje zatem na specjalną uwagę kół, związanych ze sprawami naszej kultury. Znaczący odrazu, iż autor z zadania swego wywiązał się bardzo dobrze i stworzył niezbędną odtąd pod ręczną pracą dla wszystkich historyków naszej kultury artystycznej oraz krajoznawców w najszerszym pojęciu tego określenia.

Szczupłe notatki i wiadomości zawarte w dotychczasowych na tem polu pracach Sobieszczańskiego, Podczaszyńskiego i Kołaczkowskiego, uzupełnić musiał autor przy pomocy zmudnych poszukiwań w archiwum Tow. Opieki nad Zabytkami oraz w specjalnych wydawnictwach i licznych czasopismach. Nagromadzony w ten sposób materiał zestawił p. Łoża w porządku alfabetycznym, zaopatrując go w końcu bardzo pracowicie wykonany indeks zarówno osób, jak i miejscowości wspomnianych w « Słowniku ». Dzięki temu starannemu wykazowi wzrosła bardzo praktyczna wartość wydawnictwa, odnalezienie bowiem nazwiska twórcy interesującego nas gmachu staje się kwestją jednej c wili.

M. JUNOSZCZ.

W KOLONJACH POLSKICH

• Z nad Uralu.

Orsk, głucha naduralaska miłośnica, pod wpływem zmian politycznych zawrzała nowym życiem. Grono Polaków wygnañców, rzuconych przez los w ten zapadły kąt, zorganizowało Tow. « Patronat » i rozpoczęło swą pracę społeczną otwarciem « Domu Polskiego » i szkółki.

Naukę w szkółce rozpoczęto 1 czerwca. Zapisano się na razie 20 dzieci, ale liczba ta wzrosła conajmniej do 30. Szkółka, mimo energicznych protestów ze strony prezesa « Patronatu » p. Przybyszewskiego i członka komisji oświatowej p. Rubiaczyka, ostatecznie przeszła w zakres działalności C. K. O., skąd też ma czerpać fundusze na swe potrzeby. Przeważała tu głównie strona materialna, niezwłoczna potrzeba funduszy na urządzenie szkółki i jej prowadzenie, które orenburski oddział T. P. O. W. obiecał dopiero w październiku, podczas gdy C. K. O. zaoferował swe poparcie natychmiast. Chociaż na razie brak odpowiednich podręczników i nie wyasygnowano żadnej kwoty na prowadzenie i urządzenie szkółki, praca już się rozpoczęła i idzie szybkim tempem. Pierwsze potrzeby szkółki pokryto ze składki, zebranej za inicjatywą p. Pawlickiego dla uczczenia rocznicy Konstytucji 3 maja. Naukę w szkółce prowadzi p. Szolcowa.

W tej samej szkółce, wieczorami 2 razy w tygodniu, odbywają się kursy dla dorosłych, prowadzone przez p. Szolcową i p. Hele. Co sobota — pozątem — odbywają się w szkółce pogadanki na różne tematy. W tej również szkółce przyjmowano ks. prob. z Orenburga, którego kolonja dawno oczekiwała dla zaspokojenia swych duchowych potrzeb.

• Polacy w Trebizondzie.

W d. 27 kwietnia odbyło się organizacyjne zebranie Polaków, przebywających w Trebizondzie. W zebraniu wzięło udział ok. 300 osób, prawie wyłącznie wojskowych. Postanowiono zorganizować się w stowarzyszenie i wybrano zarząd tymczasowy z 5-ciu osób.

W d. 3-go maja n. st. obchodzone nabożeństwem, w miejscowym kościele misji francuskiej, rocznicę konstytucji. Poświęcono jej następnie zebranie ogólne w d. 6 maja, w czasie którego odczytano odpowiedni referat. Salę zdobił sztandar z napisem: » Niech żyje niepodległa Polska zjednoczona. » Na temże zebraniu uchwalono przyłączyć się do « Związku Polaków wojskowych » i przyjęto ustawę, opierającą się na ogólnych zasadach « Związku » w Piotrogradzie.

Zebranie powzięło pozątem następującą uchwałę: « Stowarzyszenie Polaków w Trebizondzie, stojąc na gruncie niepodległej Polski zjednoczonej, widzi prawidłowy pod każdym względem rozwój swojej Ojczyzny jedynie w republikańskiej formie rządu, którą winno uchwalić zgromadzenie Ustawodawcze w Warszawie, zwolane na zasadzie powszechnego, bezpośredniego, równego i tajnego głosowania. »

Następnie zdecydowano wnieść pewien odsetek od składek co miesiąc na fundusz powrotu do kraju; wyłoniono cztery komisje: szpitalnianą — w celu opieki nad chorymi Polakami w miejscowych szpitalach, bibliotecznoczytelnianą, kulturalno-oświatową i artystyczno-dramatyczną.

Członków liczy Związek przeszło 300. Do kasy gotówką wpłynęło do chwili obecnej około 700 rb. Związek zaprenumerował cały szereg pism, z których będą korzystać też chorzy w szpitalach, oraz Polacy rozrzucają na samym froncie. Zamówiono również sporo książek, broszur, elementów i t. d.

• « Społem ».

Pod powyższym tytułem wychodzi w Kijowie czasopismo, które podejmuje akcję zrzeszenia i zorganizowania rozsiągniętych na ogromnych przestrzeniach Rusi polskich pracowników handlowych, przemysłowych i biurowych. Organizacja ta ma na celu zarówno środki finansowe i ekonomiczne, jak i moralno-kulturalne.

« Nikt nie wątpi o potrzebie pomienionej organizacji, zwłaszcza w dobie obecnej — pisze « Dziennik Kijowski ». Należy ją jeszcze rozszerzyć i połączyć z innymi organizacjami już istniejącymi, jak Macierz Szkolna, Towarzystwo gimnastyczne, krajoznawcze, pracowników kolejowych, Zrzeszenie nauczycielskie, Związek inżynierów i techników, pracowników komunikacji lądowej i wodnej. »

KRONIKA

◊ Delegacja Wojskowa Polska w Stanach Zjednoczonych.

Polska Delegacja Wojskowa została przyjęta przez rodaków naszych w Stanach Zjednoczonych bardzo gorąco. W niedzielę, dnia 9 września, urządzono w Parku Humboldta w Chicago meeting pod gołym niebem. Wielki tłum Polaków wzięło udział w manifestacji. Przemawiał najpierw p. Henryk Franklin-Bouillon, poseł do parlamentu francuskiego, a obecnie minister stanu, który był kierownikiem politycznym i dyplomatycznym Delegacji. P. Bouillon powiedział w swej mowie, że Polacy amerykańscy zostaną przyjęci we Francji z otwartymi rękoma i że Francja nie złoży broni dopóki Niemcy, wróg Polski i świata, nie będą zgniecione. Potem wygłosił płomienną mowę porucznik Gąsiorowski, szef Delegacji z ramienia Misji Wojskowej Francusko-Polskiej. W przemówieniu swoim powiedział por. Gąsiorowski, że teraz czas jest na *czyn*, na dotrzymanie ślubów Ojczyźnie. Pan Jan Smulski, prezes Komitetu Wykonawczego Wydziału Związku Narodowego Polskiego w Ameryce, powitał przedewszystkiem gości francuskiego i gości polskich w słowach prostych i serdecznych, a następnie zapewnił, że Polacy walczący w Armji Polskiej będą z zapalem, gdyż pomimo wielkiej lojalności względem Stanów Zjednoczonych, dąży emigracja polska w Ameryce do odbudowania Niepodległej i Zjednoczonej Polski.

Naogół sprawy Armji Polskiej idą zupełnie zadawalającym trybem i pozwalają na rachuby bardzo optymistyczne.

◊ Związek Narodowy Polski.

Zarząd Z. N. P. uprasza wszystkich członków Związku i wprowadzonych przez nich gości na zebranie towarzyskie, które się odbędzie w niedzielę dnia 7 października (zamiast drugiej niedzieli tegoż miesiąca), o godz. 3-ej pp. w lokalu « The Berlitz School », 31, boulevard des Italiens.

Na porządku dziennym znajdują się: 1) pogadanka polityczna, 2) sprawozdanie z wycieczki delegatów Związku do obozu Armji Polskiej w Sillé-le Guillaume i 3) sprawa Obchodu Kościuszkowskiego. Zarząd uprasza o punktualność.

Société Anonyme demande steno-dactylographe polonaise, expérimentée, sachant français et parfaitement langues anglaise et russe. Ecrire bureau de POLONIA: Y. H. B. 24.

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZE
REUMATYZM — PODAGRE

Można nabyć w Administracji POLONII:

- 1) Podręcznik do nauki języka francuskiego, cena, 2 fr.; z przesyłką, 2 fr. 20.
- 2) Album Polaków w Armji Francuskiej, cena, 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 3) Francja i Polska w przestrzeni wieków, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50 (zagr. 6 fr.).
- 4) Znaczek polski z białym orłem, 3 fr. z przesyłką; zagranicą, 3 fr. 50.
- 5) Szpilka z orzełkiem, 2 fr. 50 z przesyłką; zagranicą, 3 fr.
- 6) Odkrytki narodowe polskie, różne, tuzin, 1 fr.; z przesyłką, 1 fr. 25.
- 7) La France pour la Pologne (ankieta) 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 8) La Petite Encyclopédie Polonaise, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50.
- 9) La Pologne Immortelle, 3 fr. 50; z przesyłką, 4 fr.
- 10) Nalepki z orzełkiem polskim dla propagandy, 1 fr. 50 tuzin; z przesyłką, 1 fr. 65.
- 11) Podręcznik do nauki języka polskiego dla Francuzów, cena, 3 fr. 50; z przesyłką, 3 fr. 90; oprawy 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 40.

W druku:

Śpiewnik narodowy z nutami i Książka do nabożeństwa.



MAGAZYN
KUŚNIERSKI

CHARLES
39, rue de Moscou, 39
Pierwszorządne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE: PERŁY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

I. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK
S. BESTER
• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ
88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY
OGRODNICZE

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawy w jeden tom, wyczerpane. 4 fr. 50 cent.

Wszystka pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.